

KOSSI EFOUI

Solo d'un revenant

– pages 77 à 81 –

J'ai souvent ressorti les grandes enveloppes contenant les longues lettres de Mozaya, lui qui n'écrivait jamais à personne. Et dans ces lettres, il commençait toujours par me relever du serment auquel je n'arrivais pas à être fidèle, après mon installation dans le Nord, malgré les efforts conjugués de la volonté et de l'attention, le serment que je ne manquais pas de renouveler, d'une lettre tardive à une autre lettre tardive : « La prochaine fois, promesse, je n'attendrai pas ta troisième lettre pour te répondre en bloc. » Et lui, commençant toujours ses lettres par la même formule : « J'ai plaisir à t'écrire. »

À l'écart de ces miscellanées de paragraphes étalés sur la page jusque dans les coins, et reliés par des traits, il me donnait, pas souvent, une fois ou deux, des nouvelles d'Asafo Johnson. Peu de chose, en vérité. Au milieu de différentes appréciations sur le livre qu'il était en train de lire, et dont il me recopiait les morceaux choisis avec des encres de différentes couleurs comme à son habitude, il me disait en une seule ligne que notre ami était désormais occupé à jouer la comédie avec une «vraie troupe», la compagnie de la Radio, qu'ils ne se voyaient plus beaucoup ou pratiquement plus. Une autre fois, il avait ajouté un détail, un indice auquel j'aurais dû m'arrêter, quelque chose à propos de la radio, non pas qu'il ne l'écoutait plus mais qu'elle était devenue inaudible.

« La panique gagne les mots », écrivait Mozaya. Sur le bureau de la salle de classe, il n'y avait plus le poste avec ses voyants, qui faisait les délices des élèves à l'heure des contes ou des dramatiques pour enfants.

Il me parlait dans sa dernière lettre de quelques élèves qu'il soumettait encore tous les matins à l'indispensable rituel de la citation du jour. Ablution mentale avant le début des cours, ces fragments de texte recopiés au tableau et récités en chœur – « Entre le Oui et le Non, entre le Pour et le Contre, il y a d'immenses espaces souterrains où le plus menacé des hommes pourrait vivre en paix » –, ces bouts d'écriture, quand on songe à ce qui allait advenir, où le sort du livre et le sort du bois auront partie liée par le feu, c'étaient des souches de livres en voie de disparition qu'il cultivait dans la serre de ses carnets, qu'il replantait par boutures sous les cheveux des enfants.

C'est avec ces lettres qu'il m'arrive encore de remonter le temps, recherchant les indices qui m'auraient permis de mesurer, à leur juste dose d'effroi, ce qui allait advenir.

Comme une ruine soudaine, la saison des fuites qui allait advenir, la ligne de démarcation, la partition de Gloria Grande, cette guerre, le pays tout entier se recrachant par petits paquets de lambeaux, cette

guerre qui passera à la télévision sous le nom de clash interrégional, pareil au nom qu'on aurait donné à ces olympiades folkloriques où des champions de village s'affrontent dans des tournois de lancer d'oignons ou de course de barils. Cette guerre où l'on verra des régionaux traquer d'autres régionaux jusqu'aux gogues des sous-quartiers. Ce qui adviendra de façon précipitée, le souffle d'une fumée depuis la source d'un feu caché.

Événements sans présage, à part peut-être la peur diffuse dans les mots qu'on entendait, l'oreille collée à la radio. Les mots qu'on voyait se figer au soleil sur des murs mitoyens, tracés à la main invisible, des mots désormais inamovibles dans le commerce quotidien de la parole, les mots de la peur en expansion, les mots d'ordre qui appelaient ceux qui étaient, « à part entière, enfants du pays réel » à se préparer pour « l'œuvre de punition » à l'encontre de ceux qui étaient « entièrement à part », à qui on promettait une affliction durable.

Les mots qu'on voyait s'agglutiner sur des imprimés lancés par-dessus les palissades dans les cours des maisons :

Fût-ce un soir. Fût-ce un matin. Fût-ce à l'heure où le soleil appelle au repos. Nul repos avant l'accomplissement de l'œuvre. Nulle seconde de repos pour le bras armé de Punition. Nulle seconde de répit pour ceux qui l'attirent sur leur tête, sur la tête de leurs enfants dont ce sera la dernière génération, sur la tête de leurs épouses et de leurs sœurs, dont ce sera la dernière parturition. Voilà ce que dit l'Ancêtre, le Totem à Tête d'ivoire : Je veux que le nécessaire soit fait.

Comme une boule lancée contre d'autres boules agglomérées pour foudroyer le tas et provoquer des éclats sonores, le Totem à Tête d'Ivoire, mot mascotte bientôt grimaçant d'un pays dit «réel », amplifia le bruissement d'autres mots dans la bouche du plus grand nombre, jusque dans les blagues macabres et prophétiques qui enchantaient les journées du bon peuple, un ramassis d'«imbéciles heureux qui sont nés quelque part», comme dit la chanson que Mozaya citait dans sa lettre.

On en oublia que, au commencement, ce mot « Tête d'ivoire », avant de se retrouver hissé au rang de Totem, n'était d'abord qu'un signe marqué sur une carte pour guider des tueurs d'éléphants venus d'un lointain côté de l'Europe, pour traquer les bêtes autour des points d'eau, jusque sur les sentiers de promenade et de migration où l'on pouvait proprement les abattre.

Trace laissée par une convoitise qui s'était ruée sur les éléphants comme les hommes sautent sur l'or, ce mot qui n'avait servi qu'à circonscrire, autrefois, un périmètre de chasse allait provoquer l'explosion.

Quiconque ne pouvait chanter sa généalogie jusqu'à l'octave juste, jusqu'au Totem, était appelé l'Anomalie : quelqu'un dont l'apparence humaine allait compter pour contrefaçon.

« La panique pour l'instant n'a gagné que les mots », écrivait Mozaya, le ton toujours aussi buté que s'il avait parlé de ces pluies calamiteuses qui s'annoncent par de grands vents, mais qui ne s'abattent pas, que les hommes se préparent à fuir, avant de s'apercevoir que le ciel s'est à nouveau éclairci sans raison.

Et je sais que la fanfaronnade est la pudeur des grands blessés.